

Claudine Bertrand, «*La Dernière Femme*», Éditions du Noroît, 1991, p.144

Jean-Louis Le Scouarnec

Volume 7, Number 1-2, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Scouarnec, J.-L. (1992). Review of [Claudine Bertrand, «*La Dernière Femme*», Éditions du Noroît, 1991, p.144]. *Brèves littéraires*, 7(1-2), 113–118.

Et le plaisir continue tout au long de ces 98 pages qui célèbrent l'amour, pages ponctuées d'une façon inusitée.

Selon le poète, la ponctuation est innovatrice dans ce recueil. Elle recrée «la langue, dynamise la syntaxe. Grâce au nouvel usage qu'il lui donne, elle met en relief les mots qu'il veut souligner. Elle permet une nouvelle lecture, donne un nouveau rythme au flot de la musique, transpose le sens premier des mots».

Laissez-vous bercer par le flot, les images et chaque mot de cette «anémonité».

Hélène Abdelnour

Claudine Bertrand

«La Dernière Femme»

Éditions du Noroît, 1991, 144 p.

À lire l'émouvant recueil de la belle et envoûtante Claudine Bertrand, «à la chevelure de feu», on sent à travers ses merveilleux poèmes une sorte d'angoisse, de révolte, de haine, de remords, de quête folle, opiniâtre de dire l'histoire d'un passé sans nom, de nommer un passé sans histoire.

On entend des pas à venir, des gestes enfouis, des aubes chatoyantes de désirs, et aussi, «dans la nuit bleue», des pleurs d'enfant. Ce retour vers l'enfance enrubannée autour d'une jeunesse qui maintenant rêve aujourd'hui sur un autrefois exécration et indicible.

Il ne s'agit point, bien que l'Histoire soit jonchée depuis le départ de l'humanité de toutes ses petites histoires, d'une histoire banale, mais de la mémoire d'une histoire, à toujours reprendre, à faire ressurgir et de la prise de conscience d'un Je (la Femme Première) sur un moi (la Dernière Femme). Il n'y a plus désormais «de femme enfermée», «d'amour interné», mais de «femme-soleil» et «d'amour étoilé».

Le recueil de 141 pages, 133 poèmes divisés en 9 chapitres ou partitions révèle bien ou plutôt décèle mal, à la première lecture, ce long jeu d'introspection, cette tension constante d'un passé, ce mutisme exaspéré, ce dédoublement captieux, ce transfert voyageur, ce travail du rêve, ces scènes de séduction, ce mécanisme de l'inconscient construit-dé-construit, ce contenu latent et manifeste, ce dualisme, cet investissement à retracer la tache première, la faute d'origine, enfin, je dirais, ces amorces d'exorcisme pour arriver à dénoncer, à dénouer «l'intolérable de l'assaut et de la brisure» (p. 54).

Cette longue phrase chamarrée de freudisme signifie combien un lecteur hâtif ou imprudent peut fort bien s'égarer dans toute cette étymologie dans laquelle je me garderais bien de sombrer moi-même. L'histoire se ramène, il faut le dire, à une enfance violée, fracturée. Jusqu'ici «une seule larme demeure et cependant l'amour paraît simple» (p. 17). Et tout le recueil raconte de l'enfance à nos jours, d'une façon inquisitrice, mais superbe et profonde, cette intimité

première des «rêves amoureux» (p. 123) jusqu'à l'orbe amoureuse de l'aujourd'hui.

Comment expurger de la mémoire cette obsession du drame, cette pensée du père qui l'a tuée, cette réminiscence où se mêlent à la fois l'exécrable paternel et la complicité maternelle, ce jeu ancien d'un bourreau aimable et d'une victime accordée, sans cet exercice de l'écriture qui la mènera à l'exorcisme du souvenir?

Cette mise à l'écart, cette expulsion par la geste de l'écriture poétique a donné ce beau recueil, toujours opprimant et imprimant, de la poétesse. «Livre à l'envers» comme elle le dit si bien où le vécu a précédé l'écriture. On a reconnu ici la catharsis aristotélicienne. Le rituel de libération. Bref, l'abréaction. Tout cela se voit, se sent à travers la vivacité des images, la rythmique explosive des phrases, la dynamique générale et surtout, selon moi, par sa manoeuvre détritique de ce noeud de vipères qui embrasait en elle son esprit ou, si vous le voulez, dans une figure autre, tout autant littéraire, par l'étouffement susurré des parfums moroses et des fleurs du mal en elle.

Oubliée surnommée sorcière à la chevelure de feu elle écrit cette apparition si lourde il s'agit d'un passé de femme éperdue de suicide une femme rencontrée vingt ans auparavant (p. 50).

Si l'on dessine rapidement le trajet de ce recueil (pour le mieux comprendre ou pour mieux s'y perdre) je dirais, oh! frileusement d'ailleurs, que dans les trois premières parties du livre se logent les trois titres suivants : *Informe désir* – *La même histoire d'amour* – *Une mémoire unique*.

On pourrait trouver dans la **section un** : une espèce d'aveu flottant dans la dualité qui apparaît déjà; le père d'autrefois et l'amant actuel. Recherche d'identité;

dans la **section deux** : le rêve d'antan apparaît; refaire le rêve, elle guette et trouve son père dans l'amant; résurgence du remords;

dans la **section trois** : recherche d'un je dyslexique, la déraison, le vertige d'être; rencontre par le rêve de la petite fille et de la fille de maintenant; prise de conscience, miroir; le projet d'écrire s'élabore : «je suis le livre qu'elle délirait» (p. 64).

Les trois prochaines parties du livre se nomment : Plus qu'imaginaire – Premières scènes – Celle qu'il aimait – On peut y voir

dans la **section quatre** : une fin d'innocence; on ne comprend pas le manuscrit; la mémoire des cellules, l'omniprésence du souvenir, peur de la page inversée, se chercher à travers le miroir;

dans la **section cinq** : la gitane bleue; ici une tétralogie;

1^e – le père – l'homme idéalisé – l'amant;

2^e – l'inces-tuée, elle aujourd'hui – elle en imagination;

3^e – père – mère – fille;

4^e – sa mère – elle-même mère – l'écrivaine actuelle;

dans la **section six** : «Jamais plus d'amour interné» (p. 95); séduction, paraître et disparaître, d'homme en homme; miroir, conscience, remords, jugement; glissement continue / dans la dualité; négation; retour à la caresse licite;

Les trois dernières parties du livre s'intitulent :
*Le frère que l'on tue – Cette invention appelée poésie –
 Dernière Femme.*

dans la **section sept** : aimer la mort, la haine; répétition d'amour haineuse – amoureuse sur pierre tombale; remords; le père vu à travers les amants, l'empêche d'aimer;

dans la **section huit** : le jeu entre le rêve et le réel; les étreintes exorcisent le passé; la Femme, formule magique universelle, pour décanter le passé; réinventer la nuit;

dans la **section neuf** : l'effacement du moi, «dans le silence, je sais dire je» entre nous; une fille est désormais enfermée dans l'écriture et en dépit des reconstitutions, l'Histoire est une répétition; on ne peut effacer l'enfance et la clandestinité.

C'est l'écriture d'un drame, d'un destin où la spoliation de l'enfance vient à jamais tracer un chemin de mort, de volte, de remords, de révolte.

Si je me permets, en finale, de hisser une question, je me demande si l'auteure va un jour échapper à ce mal (à ce mâle) de l'enfance. Je crois que non. L'enfance, on le sait, est un vase si fragile et si ténu que lorsque, une fois on le souille «la tache demeure toujours au fond».

Cependant, dans une hypothèse, disons thérapeutique, je crois que oui. Cela dans cette espèce de condition assez rare qui consisterait à choisir son propre père, à répéter les mêmes scènes, à l'humilier, à le tuer à son tour. Cette fois, l'histoire viendrait à l'endroit par l'envers. Si ce n'est déjà fait...

Ne faudrait-il pas, ultime réflexion, avancer que pour que la Femme apparaisse, l'homme doit, en un sens, disparaître?

Donc, possiblement, un autre beau livre à venir...

Jean-Louis Le Scouarnec